

L'ancien et les jeunots

Souvenirs et perspectives : un ancien et cinq jeunes parlent de la chasse maritime dans le Calaisis

L'association de chasse maritime du Calaisis a eu l'idée d'inviter, lors d'un Conseil d'administration, un ancien, Fernand, et cinq jeunes chasseurs, Nicolas, Fabrice, Joan, Xavier et Dimitri. Je n'ai pas eu besoin de leur poser beaucoup de questions ; je les ai simplement écouté parler de la chasse, élément essentiel de la vie dans la région. Je vous restitue leurs réflexions telles qu'ils me les ont livrées : il n'est pas nécessaire de faire de savants commentaires pour saisir l'aspect profondément humain de cette passion pour le vent, la mer et les oiseaux. Il suffit d'écouter... Laissons d'abord parler l'ancien.

« Moi, Monsieur, je chassais sur la plage à 8 ans, avec un fusil à broches et des cartouches chargées de poudre noire. Quand on tirait la nuit, l'obscurité était traversée par une flamme de 10 mètres de long ! Et j'allais à la pêche dans ce qui est devenu le Platier d'Oye. Ce Platier que des farfelus revendiquent, j'ai participé à sa construction, avec mon père qui était marin. Nous avons construit la digue avec des fagots – oui monsieur – et c'est cette digue que vous voyez aujourd'hui sous la forme d'un cordon de sable. Les gens croient tout savoir mais ils ne savent pas grand chose de la nature qu'ils veulent s'approprier sous prétexte de la protéger. Elle n'a pas attendu après eux ! »

A 77 ans, le Père Fernand, une « figure » de Grand Fort, n'a rien perdu des souvenirs de son enfance bercée au rythme des marées. Un trésor pour les chasseurs que nous sommes, avides de ces récits précieux. Alors, à la hutte Père Fernand, vous y alliez souvent ?

Le bonheur : une paire de bottes

- Quand j'étais tout gamin, je n'avais pas besoin de hutte. Je partais sur le Platier avec une pelle et une botte de paille, je creusais un trou pour me cacher et je tirais les canards à la volée. Après, j'ai fréquenté les « huttes à paille ». C'était déjà plus confortable ; on se chauffait avec un pot de fleur retourné sur une bougie.

Mais on n'avait pas de bottes et il fallait ramasser les canards sur la mare gelée pieds nus. Je me souviens de l'hiver 42... En mer – car il fallait bien sortir pour se nourrir – l'eau gelait sur le pont du bateau. Quand vous enfilez une paire de bottes, vous ne pouvez pas savoir le bonheur que cela aurait représenté pour nous à l'époque.

Pendant les années de vache maigre, la grande difficulté c'était de se procurer des cartouches. On faisait des « plombs » avec des fils de fer de ballots qu'on coupait en bouts minuscules, ou encore avec du blé durci dans un four. La portée de fusil dépassait à peine une dizaine de mètres mais je faisais quand même des doublés de lapins au furet ! Après la guerre, j'avais récupéré dans un blockhaus des bâtons de poudre que je cassais et que je roulais pour la réduire en poudre. On obtenait aussi de la poudre en démontant des grenades non utilisées. Evidemment, on n'avait pas de lunette de tir : on accrochait un bouton de bottine au bout du canon, pour faire une mire. Fallait se débrouiller : le jour où j'ai cassé un chien de mon vieux fusil, j'en ai fait un autre avec une pointe de 110.

Et la « nuit du siècle », c'était quand ?

- Le 28 janvier 56, je suis parti travailler en chemise tellement il faisait doux. Le vent était au sud. Dans la matinée, il a tourné nord – est, et les canards ont commencé à passer, sans arrêt. Ils se posaient d'énormes paquets à Dunkerque. Je suis vite rentré chez moi. La pâture derrière la maison était couverte de pluviers dorés. Le soir même, on marchait sur la flaque prise par la glace ! C'est la descente de température – et de canards – la plus impressionnante que j'ai connue. Il y a eu aussi de gros hivers en 42, en 62 et en 78. A l'époque, on nous avait accusés d'avoir tué « tous les canards et toutes les oies ». Des ignares... Ils ne connaissent rien et ils veulent faire croire qu'ils maîtrisent tout..

Des canards, j'en ai tué dans ma vie mais je n'ai jamais dépassé les limites du raisonnable dans les gros coups. Et en partant pour l'autre monde, je sais que les jeunes auront encore des canards : s'ils venaient à disparaître, ce ne serait certainement pas à cause de la chasse telle que je l'ai pratiquée depuis plus d'un demi-siècle. Allez Monsieur, le Père Fernand vous salue et vous remercie de l'avoir écouté. »

On l'a dans le sang !

Les cinq jeunes qui lui succèdent dans l'arrière-salle du bistrot où se tient la réunion le saluent avec respect. Sûr qu'ils auront du mal à connaître tout ce que l'ancien a vécu. Eux aussi doivent affronter des difficultés mais la passion est la même pour cette chasse rude, pour le vent salin qui fait plisser les yeux, pour ces nuits d'attente aux guiguettes dans l'espoir de la grosse pose qui marquera à jamais leur vie de huttier.

« A la côte, j'y vais depuis que je suis gamin. Celui qui voudra m'empêcher de chasser, il faudra qu'il soit costaud et persévérant. En fait, il n'est pas né car nous les côtiers, on y arrivera toujours. Nos grands-pères chassaient même pendant la guerre, alors... »

« Moi, j'ai découvert la chasse sur le Platier, alors que j'avais une vingtaine d'année. C'est un copain qui a fini par me convaincre ; je l'ai suivi une fois ou deux et maintenant, j'ai cette chasse dans le sang. C'est vrai que nous avons sans arrêt des problèmes avec les écolos mais qu'on puisse un jour nous enlever « ça », cela nous paraît impensable : cette chasse, ce territoire, c'est nos yeux. »

« De toutes façons, c'est ça ou rien : lycéen, je n'ai pas les moyens de me payer une action en plaine ou au bois. Ici, la chasse est financièrement abordable : la carte coûte 300 francs et l'ACM, la première année, nous fait 50 % de remise. Sympa ! Le plus cher au début, c'est le fusil, et le permis évidemment. J'ai entendu que Voynet l'augmente cette année de 12%. C'est dég... Je voudrais qu'elle soit confrontée aux mêmes difficultés que nous pour satisfaire sa passion. Mais les écolos qu'on voit se pavaner lors des manifs sur le Platier, ils veulent tout sans rien payer et en plus nous foutre dehors de chez nous. »

Les shootés sont mieux vus que nous !

« Mes parents sont fiers de me voir partir à la chasse alors que beaucoup de copains zonent dans les cafés. Ça occupe tous mes loisirs, toutes mes vacances scolaires, et les congés des potes qui ont trouvé un boulot. En été, on guette le coup de barges et de « pouillettes* » (passage bref et soutenu, généralement entre le 25 août et début septembre), en automne, les premiers siffleurs, et en hiver, on espère le gros coup, le déboulé.

Il y a la chasse proprement dite, de juillet à février, et puis il y a tout le reste : la mare à entretenir, les aménagements dans la hutte, le hutteau à repeindre, les appelants à surveiller. Ça occupe une existence. On ne chasse pas que les canards : on chasse aussi le stress d'une vie pas toujours facile pour les jeunes dans la région.

La chasse, c'est notre bouée de sauvetage, ça nous relie à la vie. Ça nous donne envie de rester au pays, de trouver du travail ici même si c'est très difficile, de fonder une famille. Au bahut, il y a l'alcool, la drogue. Ça ne nous intéresse pas car nous passons nos week-end dans les vasières, à siffler les courlis et les pattes-rouges. On ne peut pas se shooter et se lever à 4 heures pour la passée du matin, tirer le hutteau sur trois kilomètres dans la vase. Il faut choisir et notre choix est fait : c'est la chasse. J'ai parfois le sentiment que si on volait des voitures pour les brûler, si on se droguait, on serait mieux perçu dans une certaine société. On nous traite comme des délinquants : lors de la dernière manif écolo on s'est fait gazer par les CRS comme des voyous. »

« Moi je travaille par postes et quand je peux, je passe une nuit à la hutte, entre deux journées de boulot. La hutte, c'est pas pour les fainéants et mon père m'a toujours dit : si tu veux aller à la hutte, c'est d'accord mais tu dois savoir travailler le matin et tenir ta place jusqu'au soir.

Enfin, on n'a pas à se plaindre puisqu'on a la plus belle des chasses à notre porte, la plus sauvage, la plus naturelle. Mais il faut sans cesse se battre pour conserver nos usages, comme le Père Fernand s'est battu avant nous. Ça doit être une constante de la vie, avec des adversaires différents, mais c'est toujours la même intolérance qu'il faut affronter. »

* Bécasseau maubèche

Avec l'aimable autorisation de « La Chasse dans le Pas-de-Calais (1999)

Thierry Delefosse